Laurence Bertrand Dorléac, Pour en finir avec la nature morte

Jacques Leenhardt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/68186>

DOI : 10.4000/critiquedart.68186

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Jacques Leenhardt, « Laurence Bertrand Dorléac, Pour en finir avec la nature morte », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 08 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/68186> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.68186>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2020.

EN

Laurence Bertrand Dorléac, Pour en finir avec la nature morte

Jacques Leenhardt

- ¹ *Pour en finir avec la nature morte* est un titre qui peut prêter à confusion. Il ne s'agit pas, en effet, de condamner un genre, célèbre depuis les « provisions de cuisine » et autres peintures de menus du peintre grec Piraïkos dont nous savons seulement qu'il vendait fort cher ses tableaux. Et cela d'autant moins que l'ouvrage se présente comme le prélude à une exposition intitulée *Les Choses : une histoire de la nature morte depuis la préhistoire*, prévue pour 2022. L'histoire séculaire de la représentation des objets est illustrée au XVII^e siècle par les « *still-leven* » hollandaises [« vies tranquilles »] et « *bodegones* » espagnols [« coins de cuisine »], lesquels prendront en France, avec Jean Siméon Chardin au XVIII^e siècle, le nom de « natures mortes ». Bien plutôt, Laurence Bertrand Dorléac cherche à montrer à quel point ce *genre*, centré sur les objets, ne repose pas tant sur des choses *mortes* que sur le rapport vivant entre les regardeurs et les « choses » du monde. Dans un esprit tout contemporain, il s'agit donc pour elle de souligner que, depuis la plus Haute Antiquité, voire la Préhistoire, ce genre a pour spécificité de représenter, dans leurs tensions, la vie et la mort, l'humain et le non-humain, le plaisir et la douleur. Il ne s'agit pas pour l'autrice de dresser une histoire mais plutôt de solliciter les artistes afin de mettre en évidence, par sauts et comparaisons, la permanence d'un regard ambivalent sur les « choses » du monde. Si elle ne construit pas exactement une histoire, Laurence Bertrand Dorléac fait sortir de l'oubli des témoignages inattendus, comme cette *Vanité* romaine sur mosaïque ou ce *Christ des jours de fête*, peint à fresque au milieu du XV^e siècle dans la cathédrale de Biella. Le propos est donc d'arracher les « choses » à l'idée qu'elles seraient simplement mortes : en témoigne *L'art de cuisiner* de Giuseppe Arcimboldo (XVI^e siècle), profonde illustration du mélange inégal des êtres animés et des choses inanimées, que les *Tableaux-pièges* de Daniel Spoerri réactualiseront au XX^e siècle. La nature morte interroge sur la nature vivante, et l'autrice livre des pages puissantes sur ce qui est en jeu dans le travail des artistes actionnistes, en particulier à travers le cas très particulier d'Otto Muehl. Ce qu'il en est de la vie dans la représentation de la chair morte suscite enfin une série de belles analyses des images de viande et de l'imaginaire

de la boucherie. A sa manière, ce livre essaie de clore l'époque durant laquelle le binarisme structuraliste avait stérilisé la polyvalence des « choses » et réduit la complexité de la *relation d'objet*. En restituant son ambivalence à la « chose », Laurence Bertrand Dorléac restaure son pouvoir de fascination, d'amour et d'inquiétude.